

A detailed oil painting of Henri Rochefort, a French journalist and politician. He is depicted from the chest up, wearing a dark suit jacket, a white shirt with a high collar, and a dark bow tie. He has a prominent mustache and is looking slightly to the left of the viewer. The background is dark and indistinct.

Eric Vatré

**HENRI
ROCHEFORT**

ou
la comédie politique
au XIX^e siècle

JClattès

4 u
la

92
77-12

ERIC VATRÉ

HENRI ROCHEFORT
ou
la comédie politique au XIX^e siècle

HENRI ROCHEFORT

la comédie politique au XIX^e siècle

A Paris

chez

8° Ln²⁷
94544

R 98808

HENRI ROCHFORD
OU
la cathédrale politique au XX^e siècle

DU MÊME AUTEUR :

Charles Maurras, un itinéraire spirituel, Nouvelles Editions latines,
1978, Prix Saint-Louis.

Montherlant entre le Tibre et l'Oronte, Nouvelles Editions latines, 1980.

A paraître :

Logis parisiens des grands hommes, en collaboration, Editions Henri
Veyrier.

Éric/VATRÉ /

HENRI ROCHEFORT

ou

la comédie politique
au XIX^e siècle

JClattès

DL-12-11-1984-32473

ELLE VAITRE

HENRI ROCHEFORT

OU

la comédie politique
au XIX^e siècle



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

AVERTISSEMENT

*Rochefort, l'archer fier, le hardi
sagittaire
Dont la flèche est au flanc de
l'Empire abattu.*

Victor HUGO.

*On a beau dire, l'esprit, mis au
service du bon sens, c'est quelque
chose, et l'adhésion complète d'Hen-
ri Rochefort fut un appoint sérieux
pour le nationalisme.*

Léon DAUDET.

FRANCE

AVERTISSEMENT

J'ai suivi, tout au cours du récit, les narrations de Rochefort contenues dans ses Mémoires intitulés : *les Aventures de ma vie* (cinq volumes, Paul Dupont, éditeur, et Ed. Mignot, Paris, 1896). Les propos, dialogues et commentaires du polémiste qui ne renvoient pas à un article de presse y trouvent leur origine précise.

E. V.

AVERTISSEMENT

L'Etat a été tenu au courant de tout ce qui se passait de
Recherches commencent dans les Mémoires publiés en 1870.
de nos vieilles traditions, leur histoire, leurs usages et
Paris 1890. Les progrès, les découvertes et les inventions de
passés et qui ne reviennent pas à un article de presse, trouvent
leur origine précise.

PRÉFACE

Monsieur,

Vous m'avez fait tenir le manuscrit du livre que vous venez de consacrer à Henri Rochefort. Je vous en remercie. Votre démarche prouve que vous connaissez mes goûts, mes inclinations, voire mes passions. On apprécie toujours d'être compris par un jeune écrivain. Et quand on s'aperçoit que deux générations se rencontrent dans une même prédilection, on n'est pas loin de se sentir comblé.

Vous avez publié déjà un ouvrage sur Charles Maurras, un autre sur Montherlant. Des esprits superficiels seront tentés de juger que le saut est grand qui vous a conduit jusqu'à Henri Rochefort. Ils auront tort. Vos choix montrent que vous appréciez avant tout le talent et le caractère. Rochefort ne débordait-il pas et de l'un et de l'autre ?

Je n'avais pas encore votre âge lorsque j'ai découvert un jour chez Clavreuil — libraire en forme de providence — une collection de la Lanterne. En ce temps-là, il était fort déraisonnable de ma part de l'acquérir. Je l'ai fait pourtant. Je n'ai jamais oublié les heures passées à tourner les pages, à sourire toujours, à m'esclaffer souvent. Ce diable de Rochefort ! Il ne respectait rien. Comme Voltaire, il eût voulu mourir en faisant un bon mot. Il écrivait en un siècle où le ridicule tuait encore — mais aussi, et davantage, l'esprit. Le trait dont il accablait un ministre, un serviteur de l'empereur ou, plus souvent encore, Napoléon III lui-même, se révélait beaucoup plus que blessant : meurtrier. Certes, comme tous les pamphlétaires, il allait parfois au-delà du tolérable : ne s'en prenait-il pas à un enfant qui n'en pouvait mais, le prince impérial ? D'un autre l'on eût difficilement pardonné. A lui, on accorde toujours des excuses. Certes, il était l'indépen-

dance même et ressentait l'orgueil de cette liberté. Aucun gouvernement, jamais, ne put se vanter d'être venu à bout de son intransigeance. Comme il l'a dit lui-même : « Je n'ai jamais demandé rien à aucun gouvernement, si ce n'est pourtant celui de Napoléon III, auquel j'ai demandé de s'en aller, ce qu'il m'a, du reste, accordé avec une grâce charmante. »

Certes, on peut s'étonner de voir ce pourfendeur de la tyrannie se jeter, tout à coup, comme éperdu, dans les bras du général Boulanger. Certes, on peut ressentir de la surprise à voir celui qui avait fait campagne pour Jaurès militer contre Dreyfus. La vérité est qu'Henri Rochefort n'avait pas l'esprit politique. Son talent de plume n'était qu'à fleur de peau. Sa vie entière, il l'aurait pu résumer ainsi que le général Fleury à la fin du Second Empire : « Quand même, on s'est crânement amusé ! »

Rochefort, lui, s'est amusé en faisant rire ses contemporains. Ce qui n'est pas si mal. Ses vues étaient courtes. Mais bonnes.

Ceux qui auront le bonheur de vous lire, Monsieur, découvriront que le marquis de Rochefort-Luçay, dit Henri Rochefort, reste le modèle achevé, en ses grandeurs et ses limites, du pamphlétaire.

Alain DECAUX,
de l'Académie française.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

- 1831 — Naissance à Paris, le 31 janvier.
- 1843 — Henri entre au collège Saint-Louis.
- 1849 — Diplôme de bachelier, le 30 juillet.
- 1851 — Fonctionnaire au service départemental des brevets à l'Hôtel de Ville. Il passe ensuite au Bureau de l'architecture, puis aux Archives municipales, enfin au Bureau de vérification des comptes municipaux.
- 1854 — Première collaboration journalistique au *Mousquetaire* de Dumas. Rencontre de sa compagne, Marie Renaud.
- 1856 — Son premier vaudeville : *Un monsieur bien mis*. Naissance de Noémie.
- 1857-1859 — Critique à *la Presse théâtrale*.
- 1859-1864 — Collaboration au *Charivari*.
- 1859 — Naissance d'Henri.
- 1860 — Naissance d'Octave.
- 1861 — Par extraordinaire, le baron Haussmann le nomme sous-inspecteur des Beaux-Arts. Mais il doit démissionner en 1862.
- 1863 — Collaboration au *Nain jaune*.
- 1864 — Villemessant lui donne sa chance au *Figaro*.
- 1865 — Quelques articles à *l'Événement*.
- 1866 — Rupture provisoire avec *le Figaro*. Il entre au *Soleil*.
- 1867 — Duel retentissant avec Paul de Cassagnac. Celui-ci triomphe, mais Henri est bien le héros du jour ! Retour au *Figaro*.
- 1868 — Fondation de *la Lanterne*. 120 000 exemplaires au premier numéro...
- 1869 — Collaboration au *Rappel*. Henri est battu aux élections législatives de la Seine par Jules Favre. Fondation de *la Marseillaise*.
- 1870 — Assassinat de Victor Noir (10 janvier). Capitulation de Sedan (2 septembre). Chute du Second Empire (4 septembre).
- 1871 — Rédacteur en chef du *Mot d'ordre*. Élu député de Paris, mais il

- démissionne un mois plus tard (2 mars). Proclamation de la Commune (26 mars). Précédant l'entrée des troupes versaillaises, Rochefort quitte la capitale mais il est arrêté à Meaux. Condamné à la détention perpétuelle dans une enceinte fortifiée (21 septembre). Enfermé, d'abord, au fort Boyard (9 novembre).
- 1872 — Transféré à la citadelle d'Oléron (22 juin) puis à Saint-Martin-de-Ré (20 août). Mariage *in extremis* avec la mère de ses enfants, Marie Renaud, qui mourra peu après.
- 1873 — Embarquement à bord de *La Virginie* (10 août) à destination de la presqu'île Ducos au large de Nouméa (arrivée le 10 décembre).
- 1874 — Évasion avec cinq autres déportés. Ils gagnent, une semaine plus tard, Newcastle en Australie et se séparent. Passage par les îles Fidji, puis Hawaï (11 avril), puis traversée des États-Unis jusqu'à New York. Départ pour l'Irlande et séjour à Londres jusqu'à l'amnistie. *La Lanterne* reparaît (18 juillet).
- 1878 — Collaboration à *la Marseillaise* (nouvelle formule) et mariage inattendu avec Marie-Jeanne Bouin de Beaupré.
- 1880 — Enfin l'amnistie. Retour à Paris le jour même où la loi est votée (12 juillet). Accueil triomphal des Parisiens. Violente opposition aux opportunistes exprimée dans *l'Intransigeant*, quotidien qu'il vient de fonder.
- 1885 — Élu de nouveau député.
- 1886 — Donne sa démission de la Chambre. Embrasse la cause boulangiste. Conversion au nationalisme.
- 1889 — Exil du général Boulanger. Henri le suit à Bruxelles, puis à Londres. Condamné à la déportation pour complot contre la sûreté de l'État.
- 1895 — Après le vote de la loi d'amnistie, Rochefort rentre à Paris. Nouvel accueil enthousiaste de la capitale.
- 1896 — Publication des *Aventures de ma vie*, ses Mémoires.
- 1898 — *L'Intransigeant* prend parti contre le capitaine Dreyfus.
- 1907 — Collaboration à *la Patrie*, journal nationaliste.
- 1913 — Rochefort meurt à quatre-vingt-deux ans (1^{er} juillet) d'une crise d'urémie, à Aix-les-Bains.

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE D'UNE VOCATION D'OPPOSANT

Armand, marquis de Rochefort-Luçay, incarnait avec faste les très riches heures de la noblesse de province. Non sans fierté, il ne manquait jamais de rappeler que l'histoire de sa maison se confondait avec celle de la France. Des maréchaux pour la province d'Issoudun et des panetiers du roi voisinaient dans la galerie des ancêtres avec un écuyer, Guy de Rochefort, qui appartient à la compagnie d'armes de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (1377). Un chancelier de France, du nom de Rochefort, créateur du Grand Conseil — plus tard, le Conseil d'État — dont la mission consistait à surveiller les dépenses royales, aurait eu ce mot : « Souvenez-vous que les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois. »

Intelligent mais dépensier et trop ami du jeu, Armand possédait des fiefs importants au nombre desquels figuraient les bois de Rochefort, non loin de la forêt de Rambouillet, dans le Hurepoix, ainsi que la baronnie de Luçay, sise dans le Berry, proche de Valençay où Talleyrand vécut ses dernières années aux côtés de la duchesse de Dino. En propriétaire avisé, il pressentit les conséquences fatales du mouvement révolutionnaire entraînant la disparition des « privilèges » et imposant les arrêts de confiscation des biens du second ordre. Armand entreprit donc la réalisation de ses domaines mais accepta, pour son malheur, le mode de paiement par assignats. Et la régularité même du procédé allait se retourner contre lui, l'empêchant de revendiquer sous la Restauration le bénéfice d'une participation au milliard de dédommagement des émigrés. Juin 1791 : il rejoignit Monsieur (comte de Provence) à Bruxelles puis à Coblenze. Dans le même temps, son frère,

Philibert, ex-lieutenant des maréchaux de France, rallia d'enthousiasme la Révolution et obtint en 1794 — Armand servait alors à l'armée de Condé — un certificat de civisme ainsi libellé par le procureur révolutionnaire :

« Il est donc avéré par plusieurs délibérations du conseil général de la commune d'Issoudun que le ci-devant marquis¹ de Rochefort de Luçay s'est montré fidèle au drapeau français; nous pouvons donc le féliciter. Cinquante années de calomnies atroces et d'éducation cléricale et antidémocratique ont un peu retourné les choses et, sauf dans la famille de Rochefort, nous ne voyons guère de républicains démocrates dans les descendants des bourgeois et nobles de 1793. »

S'apprêtant à rejoindre son mari en émigration, l'épouse d'Armand, qui demeurait en 1792 dans la capitale, veillait aux derniers préparatifs de départ quand elle fut déclarée suspecte puis arrêtée. Incarcérée à la Conciergerie, elle n'y entra point sans son fils, Claude-Louis, âgé de deux ans².

Pour inique et cruelle qu'apparaisse cette double arrestation, prolongée jusqu'en thermidor, Mme de Rochefort-Luçay et son fils eurent toutefois la consolation d'un traitement déferent. Et les guichetiers, bonshommes, s'amusaient à promener dans les couloirs leur très jeune hôte non sans l'avoir au préalable accoutré d'une carmagnole écarlate. En ces mêmes lieux, le souvenir d'une autre prisonnière, de plus grande renommée, exerçait une fascination rétrospective. En effet, dans la salle affectée au jeune détenu et à sa mère, la comtesse du Barry avait été conduite aussitôt après son transfert de Sainte-Pélagie. Des témoins rapportèrent qu'une atmosphère superstitieuse entoura les dernières heures de la maîtresse royale; une dame noble ayant bénéficié d'un non-lieu regagnait la Conciergerie pour y prendre ses effets quand la « ci-devant courtisane » l'aperçut, lui ôta sa coiffure et s'en couvrit en disant :

— Je suis sûre qu'elle me portera bonheur.

L'infortunée ne réussit pourtant à émouvoir ses juges et le couvre-chef ne lui servit de rien. Condamnée à mort, elle fut exécutée le 18 frimaire (8 décembre 1793).

Bien inconsciemment, l'enfançon devenu la mascotte de ses geôliers sans-culottes assura le salut de sa mère et le sien. Pas d'interrogatoires, ni de comparutions. Un beau matin de

1. Philibert est comte et non pas marquis de Rochefort-Luçay.

2. Claude-Louis-Marie de Rochefort-Luçay, né en 1790 à Evaux (Creuse).

l'année 1794 — on ne sait précisément quand — l'huis s'entrebâilla et les deux détenus encore tout étourdis de pénombre carcérale renouèrent avec la liberté. Dans le même temps, les assignats versés au marquis de Rochefort ne cessaient de se dévaluer. Leur montant initial de dix millions équivalait à peine à cinquante mille francs lorsqu'il rentra en France (1815). Décavé, le ci-devant gentilhomme ne possédait plus comme témoignage de sa splendeur évanouie qu'une croix de chevalier de Saint-Louis assortie d'un brevet de lieutenant-colonel à l'armée de Condé. Ce qui, dans la société nouvelle, pesait d'un assez faible poids... Pourtant, en véritable seigneur de La Seiglière, il demeurait persuadé que la fortune ne délaisserait pas sa race. Entassant dettes sur dettes, il condamnait l'audace des fournisseurs venant lui réclamer sans manières ce qu'ils estimaient leur dû. Bien des années après, Henri Rochefort se souviendra du mot de sa mère songeant à sa belle-famille :

— Tu es bien un Rochefort : tu mourras sur la paille.

A quoi elle ajoutait cette désolante restriction :

— Et encore faudra-t-il que la paille ne soit pas trop chère cette année-là !

En sortant du collège, Claude-Louis s'engagea comme commis chez un libraire du passage des Panoramas. Triste besogne attestant le peu d'appui dont jouissaient les siens. Suivit un emploi au ministère de l'Intérieur, et ce jusqu'à la chute de l'Empire. Sous la Restauration il fut nommé à l'île Bourbon — aujourd'hui la Réunion — en qualité de secrétaire général de la colonie. Millius, gouverneur en titre, de santé contrariée, pria l'impétrant de le représenter partout. Mais les impératifs de la carrière administrative pesaient au jeune fonctionnaire qui, trois ans plus tard, envoya sa lettre de démission. Pour l'inciter à revenir sur sa décision, le ministère lui fit adresser un brevet de chevalier de Saint-Louis. Déjà engagé sur le pont du bateau, Claude-Louis lança sans façon le document à la mer et, par ce geste insolite pour un royaliste convaincu, donna la mesure de sa détermination. De retour à Paris, le légitimiste *Drapeau blanc*, que dirigeait Martainville — *le Crapeau blanc*, pour les libéraux pincés de l'époque — lui ouvrit ses colonnes. L'abbé de Genoude et Lourdoueix — celui-ci ancien responsable de la censure au ministère de l'Intérieur en 1827 et propriétaire de *la Gazette de France* — parrainèrent ses débuts. Du *Drapeau blanc*, réputé modéré, Claude-Louis rallia *la Quotidienne*, organe monarchiste à chaud et à sable dont l'équipe rédactionnelle comptait un dramaturge du nom de Merle. Dès avant son départ de l'île

Bourbon, notre gazetier avait écrit quelques pièces jouées avec succès. Aussi, entre deux articles politiques, se remit-il à composer des vaudevilles. Il prit pour collaborateurs Carmouche — qui n'avait pas écrit moins de deux cent vingt pièces de théâtre ! — Bayard, Langlé, Dartois, ce dernier exerçant la profession, plus lucrative, d'avoué. Ainsi naquirent des œuvres qui, si elles n'étaient pas toutes assurées de l'immortalité, connurent néanmoins d'honnêtes succès populaires. On savourera ces quelques titres éloquentes et si joyeusement dépourvus de prétentions au bel esprit : *les Pages et les poissardes*; *les Maquignons ou le marché aux chevaux*; *la Mère Martin ou le Diable s'en mêle*; *Werther ou les égarements d'un cœur sensible*.

C'est probablement chez le peintre Guérin, animateur d'un petit club d'artistes où il avait ses habitudes, que Claude-Louis fit connaissance de Nicole Morel. Fille d'un soldat de l'An II, assez peu soucieuse de rétablir le roi en ses États, elle sut toutefois séduire le rédacteur de *la Quotidienne*. Nous ne connaissons pas l'année du mariage et Rochefort n'en fait pas mention dans ses Mémoires. Nous savons, en revanche, que, après Caroline, Palmyre et Emilie, Victor-Henri — Victor « tombera » plus tard, pour des raisons journalistiques — naquit le 31 janvier 1831¹ à deux heures du matin, au 38 de la rue de Grenelle-Saint-Honoré², dans le quartier de la Banque de France. Pierre-François Leconte, joaillier, et Joseph-Mathurin Brisset, officier de cavalerie et gendre de Lourdoueix, tous deux légitimistes, servirent de témoins devant l'officier d'état civil du quatrième arrondissement.

— Trop tard venu ! laissa échapper Claude-Louis devant la sage-femme. De fait, le vaudeville ne nourrissait pas son homme et moins encore sa famille. Bille en tête, Rochefort, en venant au monde, provoqua l'émoi dans le cercle familial, reflet microscopique de la société politique qu'il retournerait demain.

Morphologiquement, l'enfant présentait des particularités : une tête imposante que dominait un front de même, dissimulant un regard flambant. Il écrira :

« J'étais, paraît-il, doué d'une tête dont le front avançait comme une corniche et accusait des protubérances qui

1. Et non 1830, comme l'indiquent le Larousse et d'autres publications.

2. Cette rue allait du numéro 158 de la rue Saint-Honoré au numéro 17 de la rue Coquillière.

inquiétaient ma mère, au point qu'elle consulta un médecin, craignant d'avoir mis au monde un hydrocéphale. »

Agé de six ans, Victor-Henri conservait cette curieuse physionomie compliquée d'une houppe de cheveux noirs, drus et frisés. L'éclat gris-bleu de son regard, son nez, arrondi à la base, sa bouche petite, ses lèvres minces, avec cela le teint mat et un visage en saillie offraient un ensemble singulier. Affligé, au reste, d'une faible constitution, un séjour à la campagne s'imposa. Sa tante, Mme de Saint-Maur, châtelaine à deux lieues d'Orléans, l'accueillit. Accueil des plus austères où des dîners interminables annonçaient de pesantes veillées. Sans qu'il eût ouvert les *Mémoires d'outre-tombe*, le futur polémiste connaissait déjà les effets redoutables des longues soirées de Combourg. Par bonheur, les champs, les prés et la rencontre d'une petite vachère effacèrent bien vite la raideur des convenances et les bienséances nobiliaires... jusqu'à l'heure du souper où tout recommençait. Après une année, Claude-Louis vint chercher son fils afin qu'il suivit les cours d'un répétiteur, rue Croix-des-Petits-Champs. Le soir, retentissaient au domicile familial des éclats de voix et des propos violents. Leurs auteurs ? Les collaborateurs de Claude-Louis discutant vivement sur le point de savoir si, scène III, l'héroïne quitterait la scène à main droite ou à main gauche. L'un d'entre eux, Choquart, montrait un beau tempérament. Constamment impliqué dans de pseudo-complots « pour le rétablissement des lys », il entretenait sa réputation en lançant aux personnalités officielles des provocations en duel, toutes plus excentriques les unes que les autres, et assurément peu mortelles. Il aimait surgir dans le salon des Rochefort pour s'écrier, hors de lui :

— Vous êtes un lâche, mais je ne suis pas de celles qui survivent à leur déshonneur ! Assassin ! Misérable !

Après quoi, on percevait distinctement le bruit d'une chute, celle de Choquart qui s'était laissé tomber à même le plancher pour figurer le trépas de l'héroïne.

Près de cinq années passèrent ainsi entre les cours en journée, et les répétitions du vaudeville en soirée. 1843 : entrée au collège Saint-Louis¹, rue de la Harpe. Les portes massives de cet établissement à l'architecture militaire causèrent une

1. Le collège Saint-Louis, ainsi dénommé sous la Restauration, était l'héritier du fameux collège d'Harcourt; l'actuel lycée Saint-Louis (boulevard Saint-Michel) abrite certains éléments des anciens bâtiments.

vive émotion à l'adolescent. Ce qu'il aimait s'arrêtait au seuil de cet endroit où nul ne s'était jamais amusé, d'où semblait bannie toute gaieté, où l'esprit du Boulevard n'avait jamais pénétré. De par la situation précaire de sa famille, l'admission de Victor-Henri paraissait inenvisageable. Comment trouver les douze cents francs annuels correspondant au montant de l'internat ? Jusqu'au moment où Emmanuel Arago, jeune avocat et collaborateur de Claude-Louis dans quelques vaudevilles, fit intervenir son père, le physicien François Arago. L'opération réussit mais inquiéta le libéral Villemain, ministre de l'Instruction publique, qui prophétisa :

— Nous allons donner à cet enfant les armes avec lesquelles il attaquera plus tard le gouvernement.

Cinq ans plus tard (1848) le gouvernement était effectivement renversé. Par d'autres attaques toutefois !

Sans doute, l'internat renforcé d'une surveillance constante, le silence monastique et les regards peu amènes des surveillants blessèrent-ils le nouveau pensionnaire. Cette géhenne physique et morale tranchait brutalement avec le temps passé, et il ne fallait pas songer à déguerpir... Impossible de mettre en application ce tour de chenapan culotté qui, à la porte de l'établissement, s'attardait avec un complice, déjouait la surveillance du pion en s'adressant au concierge et prenait enfin la poudre d'escampette. Encore plus impossible, pour parer à d'ennuyeuses séances de dissertation, de s'écrier de retour au domicile paternel :

— Voilà ce qui arrive, M. Butet est mort !

Cependant que l'intéressé, étonné le lendemain de l'absence du potache, quittait son linceul fictif et s'en allait sonner chez les parents du vaurien dont il se ressaisissait sur-le-champ. Une autre formalité subsistait qui dut être accomplie séance tenante : le baptême du candidat. Indifférent en matière religieuse, Claude-Louis avait négligé pour ses enfants le sacrement de baptême ; condition *sine qua non* de l'admission au collège Saint-Louis. Négligence réparée en un tournemain. Le premier prêtre fit l'affaire et le futur éditeur Hetzel, pérorant dans le salon du marquis, servit, quoi qu'il en eût, de parrain. La marraine fut la petite-fille du peintre Guérin, également cousine germaine de Victor-Henri.

Résigné en apparence, le prosélyte manifesta des dispositions pour l'étude qui éveillèrent de grandes espérances chez le proviseur Lorrain. Un représentant du collège Saint-Louis n'aurait-il pas sa place au concours général ? Malheureusement l'émotivité et la nervosité paralysèrent Victor-Henri qui remit une copie blanche le jour de l'épreuve. Il importait peu,

car la poésie, grande consolatrice, favoriserait une éclatante revanche. Lors des noces du duc de Montpensier avec Marie-Louise de Bourbon, sœur de la reine d'Espagne Isabelle II, une dissertation fut proposée aux élèves de quatrième. Fantaisie prit à Rochefort d'en rédiger un compte rendu versifié, transmis par le bon proviseur aux époux. A cette intention délicate, les Tuileries répondirent comme il convenait, faisant tenir au poète en or un porte-crayon en or remis solennellement par Lorrain. Ces prémices de gloire suscitérent l'exaspération des mauvais esprits qui décochèrent, avec la complicité d'un maître d'études républicain, ce trait empoisonné :

— Tais-toi ! Tu rampes aux pieds des grands !

Faute d'une dialectique convaincante, le versificateur tourna au pugiliste et corrigea vertement les tenants de la calomnie. L'attaque, toutefois, avait porté. De retour à la maison, malheureux et rageur, Victor-Henri tira de son écrin le fragile instrument qu'il brisa. Cette première querelle née de quelques strophes de circonstance lui fit mesurer la portée d'un simple écrit. Qu'en serait-il d'une œuvre d'humeur ? Au hasard d'un épithalame qu'une destinée facétieuse lui avait dicté en faveur du trône, perçait dans ce sujet vif-argent un tempérament.

L'univers gris sinistre du collègue exerçait son emprise sur sa sensibilité délicate quand sonna le quart d'heure de Rabelais rue de Grenelle-Saint-Honoré. La demi-bourse allouée par la couronne aux frais de scolarité ne suffisant plus, Mme de Rochefort-Luçay s'en fut prévenir Lorrain qu'elle n'enverrait plus son fils désormais. Ému, le proviseur promit la gratuité. Prisonnier, Victor-Henri le demeurerait donc jusqu'à son baccalauréat. Mais une question subsistait. Quelle était donc l'origine de son échec au concours général ? La psychologie du personnage nous donne le mot de l'énigme. Se rendant à la Sorbonne pour concourir, une surexcitation nerveuse s'empara de son être jusqu'à lui ôter toute aptitude au travail. Et ce trouble provenait tout bonnement de l'immense joie ressentie à la perspective d'un après-midi de liberté accordé, sitôt l'examen achevé, comme récompense à ces forts en thèmes. Il n'est de grande joie que de joie simple !

Le débat politique entraînait-il dans cette existence studieuse ? Sans doute, si l'on sait que plusieurs fils de députés légitimistes, orléanistes et républicains poursuivaient *intramuros* les querelles parlementaires. Au-dehors, les externes, parmi lesquels Charles Floquet et le futur général de Galliffet, récoltaient le miel des faits vrais ou controuvés, maintenant en

ébullition le climat du collège. Entre deux commentaires de Virgile, on dévorait *la Gazette de France*, couleur des lys d'or, *le Constitutionnel*, façon bourgeoise et libérale, ou *la Réforme*, audacieuse et subversive. L'« henriquinisme », selon Stendhal, tenait pour le retour de la monarchie légitime avec Henri V, comte de Chambord, à qui d'autres, par calcul ou affairisme, eussent souhaité opposer un prince de la maison d'Orléans. Le reste voulait au moins la République — conservatrice ou non — quand ce n'était la révolution promise par la marche des événements. Aux premiers jours de 1848, Victor-Henri suivait les cours de rhétorique. Deux clans antagonistes s'affrontaient. Le premier, représenté par le « père » Lourdières, comme on surnommait familièrement ce vieux maître, se voulait louis-philippard; le second prêchait un libéralisme avancé, sous la férule de Jacques Demogeot, également titulaire de la chaire de rhétorique. Quand février vint, l'incertitude ressentie au-dehors gagna le collège. Mardi 22 février : Rochefort et ses camarades, alertés par des propos échangés entre professeurs, comprirent la gravité de la situation. Jusqu'au jour où un externe grimpa sur un banc s'écria :

— On se bat faubourg Saint-Antoine !

Le signal donné, Saint-Louis, de par son emplacement au cœur du Quartier latin, allait assister au plus près à la progression de l'émeute. Victor-Henri, éprouvant d'instinct une sympathie pour la fronde des rebelles, renforcée par la détestation de la vie de collègue et l'opinion paternelle légitimiste, passa, si l'on peut dire, à l'action. Mercredi 23 : levant, parmi ses pairs, l'étendard de la révolte, il apostropha publiquement le pauvre Lorrain, lui intimant l'ordre de prendre parti. Force devait rester à la loi; l'insurgé se vit conduire pour son édification dans un bâtiment exigu rattaché à l'enceinte du collège. Bâtiment dont la dénomination lui parut effrayante, puisqu'on le menait au « cachot », espèce de soupenne située au sixième étage, sous les combles. Éclairée d'un large vasistas percé sous la toiture, la pièce, meublée d'une chaise défoncée et d'une table de sapin, lui donnait un avant-goût des maisons d'arrêt où Napoléon III et Marianne III le conviendraient successivement. Selon l'usage, le « détenu » n'allait pas rejoindre ses camarades au réfectoire, un garçon de salle lui montait ses repas. A l'heure du déjeuner, une surprise attendait l'employé qui trouva la pièce vide. Hissé jusqu'à l'embrasure de la lucarne en prenant appui sur la table, l'incorrigible potache avait grimpé sur les toits du collège d'où il assistait au mouvement révolutionnaire. De la Madeleine à la

Concorde, des Champs-Élysées à la rue de Rivoli, de la rue Royale au faubourg Saint-Germain, Paris s'embrasait aux accents de *la Marseillaise*. Boulevard des Italiens, des barricades édifiées avec des charrettes renversées inspirèrent ce mot à Louis-Philippe, doutant du succès de l'insurrection :

— Vous donnez le nom de barricade à un cabriolet de place renversé par deux polissons !

En divers points, des affrontements éclatèrent entre la troupe et les émeutiers. Quand, à cinq heures du soir, les externes de Saint-Louis quittèrent le collège, Paris se trouvait quasiment aux mains des révolutionnaires. Les cloches des églises parisiennes sonnait à toute volée peu avant minuit accurent l'agitation dans les dortoirs. L'évadé de la matinée put réintégrer la salle d'études, le lendemain, avec les honneurs de la guerre. Les événements de la journée ne donnaient-ils pas raison au jeune comte rouge ? Et le récit mouvementé qu'il fit à ses camarades, trouvant les esprits déjà préparés, précéda l'explosion populaire du jeudi 24 février. En cette journée, toute discipline avait déserté les écoles; Poulain de Bossay, successeur de Lorrain, afin d'imposer son autorité, émit une fin de non-recevoir à la requête des collégiens qui entendaient prendre part au soulèvement. Quant au père Lourdières, qui entendait donner son cours comme si de rien n'était, des vociférations couvrirent ses premiers mots :

— Assez ! Nous voulons sortir ! On égorge nos frères !

Le bruit courait, en effet, que deux maîtres d'études, dont l'un avait pris Rochefort en sympathie, gisaient, tués ou grièvement blessés, au pied d'une barricade. Enfin, victime de son énervement, le père Lourdières s'écria :

— Quoi ! Vous vous inquiétez ainsi pour quelques gamins qui cassent des carreaux !

Cette parole maladroite déclencha les passions. Renversant la chaire où le professeur se tenait encore, les têtes les plus chaudes, suivies du reste des collégiens, s'élançèrent par les couloirs jusqu'au portail d'entrée. Un groupe de manifestants stationné non loin accueillit les fugitifs aux cris de :

— Vivent les écoles !

Jetant un regard en direction du collège, Victor-Henri aperçut Poulain de Bossay, juché sur une échelle dans une attitude passablement comique, assistant à la dispersion de ses troupes.

Un mot d'ordre parcourut les rangs :

— Au Panthéon !

Comme un beau diable, Rochefort se démenait, donnait ordres et contre-ordres au milieu des cris, des rires, des

interpellations. Son visage de craie, ses cheveux fous qui s'étaient insurgés avant lui attiraient les regards. Malgré leur audace ces fils de famille que la révolution amusait éprouvaient quelque inquiétude :

— Cette fois-ci, nous sommes sûrs d'être renvoyés du collège...

Les clameurs redoublaient :

— Les écoles avec les combattants !

Ceux-ci, rassemblés au pied du Panthéon, s'étaient rendus maîtres de la mairie du XII^e arrondissement¹ et procédaient à une distribution de fusils réquisitionnés au poste de police. Rue Soufflot, Victor-Henri aperçut un régiment de fantassins, sac au dos, qui semblait attendre l'ordre d'ouvrir le feu. Placé au premier rang des manifestants, exposé aux balles de l'adversaire, le collégien s'enquit d'une voix sourde :

— Est-ce que ces soldats vont nous attaquer ?

— Mais non ! lui répondit son voisin, ce sont des amis. Ils ont fraternisé. Criez : « Vive la Ligne ! »

Descendant la rue Monsieur-le-Prince, longeant la rue de l'Ancienne-Comédie puis, à main gauche, la rue Dauphine, les manifestants marchant sur les Tuileries débouchèrent quai Conti où logeait la sœur de Mme de Rochefort-Luçay. Attirée par le vacarme, celle-ci aperçut de ses fenêtres son neveu, mèches au vent, qui la salua d'un geste désinvolte, sans interrompre sa marche triomphale et sans objet... Louis-Philippe venait de signer son abdication en faveur du comte de Paris, son petit-fils, et, protégé de quelques cuirassiers, s'enfuyait en direction de Saint-Cloud. Soucieux de dégager sa responsabilité vis-à-vis des familles, Poulain de Bossay fit parvenir dans chaque foyer un pli annonçant le renvoi des collégiens insoumis.

Au domicile familial, l'inquiétude grandissait. L'avis de renvoi ne comptait plus guère devant une aussi cruelle attente. Depuis sa fuite, à midi, Victor-Henri n'avait, à quatre heures, donné aucun signe de vie. Dans quel état rentrerait-il ? Aussi, quand retentit le timbre familial, ne fut-il point question de sanctions terribles, et chacun s'adonna aux joies des retrouvailles. Vendredi 25 : la chute de la monarchie étant avérée et l'instauration du comte de Paris rendue impossible, Poulain de Bossay infirma son précédent courrier, témoignant de « la vive satisfaction qu'éprouverait le collège à l'idée de compter de nouveau dans ses rangs le jeune Victor-Henri de Rochefort-Luçay »...

1. Jusqu'en 1860, il n'y eut à Paris que douze arrondissements.

Comble de joie, quelques jours de repos récompensèrent les collégiens qui, « ayant travaillé à renverser Louis-Philippe », avaient bien mérité de la II^e République. Pour mettre à profit ses loisirs « républicains », Victor-Henri publia un bulletin : *le Collège*. L'entourage de ses professeurs et amis alimentait naturellement l'essentiel des rubriques. Fort éloignée des croyances paternelles, cette publication était vouée à circuler sous le manteau. On y lisait que « quiconque accepte de commander à des enfants est un tyran, puisqu'il s'arroge tout seul le droit de punir et de récompenser, et que ce droit n'est inscrit dans aucun des codes de la nature », autrement dit, un simulacre de profession de foi libertaire ou, plus sûrement, un solide canular. Manuscrite, cette feuille réjouit les dortoirs où s'organisèrent des lectures à mi-voix à l'insu des surveillants.

Fort impressionné par les journées de février, le futur polémiste assista, par les hasards du voisinage, à une réunion des sections ouvrières au siège de *la Réforme*. L'orateur enflammé attira son attention, qui fustigeait l'inertie des libéraux en appelant le peuple à poursuivre « sa marche irrésistible vers le progrès ». Cette première rencontre avec Ledru-Rollin confirma chez lui un goût pour la politique mise en verve, servie par les armes du vocabulaire et le génie de l'expression, en un mot l'esprit polémique. Ainsi, quand éclata l'insurrection de juin 1848, suivie d'une répression sévère, Victor-Henri réagit-il en écrivain militant. Le parjure du général Bréa, promettant aux révolutionnaires la vie sauve pour se déjuger lors de leur reddition, lui fit approuver l'assassinat du même général par Nourrit et le pompier Larr. Au lendemain de la victoire de l'ordre, Nourrit partit pour le bagne, et Larr, guillotiné, laissa deux enfants orphelins. Mgr Sibour, successeur à l'archevêché de Paris de Mgr Affre mort sur les barricades, résolut de les adopter. Or, le nouvel archevêque, sensible aux hommages des écoles, annonça sa visite à Poulain de Bossay. Dans cette circonstance il était d'usage qu'un élève récitât un compliment en vers de sa composition. Rochefort, dont les œuvres rimées plaisaient, fut désigné. Il refusa seulement, jusqu'au dernier moment, de soumettre le contenu de son écrit à ses maîtres. Le jour dit, la cérémonie d'accueil s'accomplit dans un ordre parfait jusqu'à ce que le prélat se trouvât pris à partie. Comment celui-ci concevait-il l'adoption des fils du pompier Larr ? Que n'avait-il rien tenté pour arracher leur père à la guillotine ? Stupeur dans l'assistance ! Bondissant, l'aumônier de Saint-Louis dénonça pareille outrecuidance et supplia Mgr Sibour, qui

s'efforçait de faire bonne contenance, de vouloir bien excuser cette sortie. Quant au proviseur, tout ébaubi, il écrivit à Mme de Rochefort-Luçay :

« Madame, j'observe beaucoup votre fils depuis plusieurs mois. Eh bien, je vous donne ma parole que je ne sais pas encore si c'est un imbécile ou un grand caractère ! »

Assurément, le cher homme eut tôt fait d'être fixé quant à la valeur de son élève. Ce dernier, reçu bachelier ès lettres (juin 1850) fit ses adieux à Poulain de Bossay, son parchemin sous le bras, le sourire aux lèvres. Sans rancune...

CHAPITRE II

UN JOURNALISTE SUR LES BARRICADES

Dès qu'il eut quitté Saint-Louis, Victor-Henri se mit en devoir d'embrasser un état. Poète, ses vers jolis ou grinçants attirèrent sur lui l'attention; quant au *Collège*, ses chroniques firent l'amusement de ses condisciples. Le tout ne constituant qu'une bien maigre expérience de la vie littéraire.

Dans une boutique de la rue Jean-Jacques Rousseau se tenait l'atelier d'un restaurateur de tableaux, M. de Larozerie, d'une maison noble et ancienne mais sans illustrations, que la Révolution avait ruinée. Avec patience et bonhomie, ce vieux fidèle des lys accueillit son jeune voisin et lui expliqua les procédés utilisés pour noircir les repeints, dérouler les toiles au doigt, déterminer la valeur d'une œuvre d'art. Ses propos, coupés d'anecdotes sur les débuts besogneux des peintres en mal de célébrité, enthousiasmèrent son interlocuteur. Par jeu, M. de Larozerie en vint à l'interroger, et Rochefort fournit bientôt des réponses satisfaisantes, flairant l'authenticité d'une nature morte, d'un paysage ou d'un portrait grâce à la méthode enseignée. M. de Larozerie était tout de même loin de deviner en son protégé l'un des futurs chercheurs les plus avisés de l'hôtel Drouot...

C'est dans l'atelier de M. de Larozerie que Rochefort fit connaissance du caricaturiste Cham. Fils du comte de Noé — d'où son pseudonyme — ce grand jeune homme blond conservait plaisamment un accent hérité d'un séjour britannique, sans prendre garde qu'il embarrassait fortement son élocution. Indécis quant à sa vocation, il venait de subir un second échec au concours d'entrée à l'École polytechnique. Son père, qui l'adorait, lui dit un jour :

— C'est déjà un beau fleuron à ta couronne de t'être présenté.

A quoi Cham fit cette réponse toute philosophique :

— C'est peut-être un bonheur que je n'aie pas été reçu. Si j'étais sorti dans les chemins de fer, je suis sûr qu'il y aurait eu tous les jours des accidents sur ma ligne !

Plus tard, lorsque Cham et Victor-Henri se retrouvèrent au *Charivari*, le premier dit à l'autre :

— Vous m'avez tout de suite frappé parce qu'avec votre front bombé j'ai trouvé que vous ressembliez à Rachel¹ !

Entre gens de presse, il est connu qu'on ne s'épargne pas... Malgré tout son désir, M. de Larozerie ne put utiliser les compétences de sa recrue. Une collaboration, même modeste, relevait de l'utopie. Et Claude-Louis d'engager son fils, avec une fermeté toute paternelle, à « faire sa médecine ». C'était compter sans la sensibilité malade du jeune homme qui ne pouvait supporter la vue du sang ni le spectacle de la douleur physique. A l'hospice de la Charité, Victor-Henri suivit une opération extrêmement délicate visant à rapprocher le voile du palais d'un patient atteint d'une lésion buccale. Le sang coulait vivement, Rochefort se sentit pris d'un malaise. Dégageant la morale de l'incident, il résolut d'abandonner sans retour la carrière médicale, non sans feindre de persévérer un temps par égard aux recommandations familiales. Pour parer au quotidien, le bachelier de dix-huit ans s'efforça de monnayer son savoir en dispensant des cours particuliers aux enfants des familles aisées. Son front saillant, ses yeux enfoncés sous les arcades sourcilières accentuant la dureté du regard, sa peau grêlée, ses mâchoires proéminentes et ses joues « creuses à se toucher », le tout surmonté d'une colonne de cheveux crépelés et laineux, ne composaient pas une physionomie avenante. Sans compter que, si peu qu'on la mît à l'épreuve, sa timidité naturelle se changeait en gaucherie ! Sous ces dehors, le fils du marquis de Rochefort-Luçay, nimbé il est vrai de l'auréole du gentilhomme déchu, mais digne, entra comme répétiteur chez la comtesse de Montbrun. Épouse du fils du général de cavalerie tué à la Moskova, la comtesse, petite, sèche, les lèvres minces, suscita d'emblée l'antipathie chez son obligé. De fait, les appointements alloués se recommandaient par leur excessive maigreur. De quoi décourager les étudiants les plus faméliques ! Pour la somme héroïque de trente francs par mois, Victor-Henri devait enseigner les beautés du latin à deux élèves

1. Comédienne du Théâtre-Français (1820-1858).

de neuf et dix ans. Par surcroît de disgrâce, l'amour-propre maternel se piqua au jeu et la comtesse se mêla d'assister aux répétitions. Celle-ci, n'y entendant goutte, prétendit relever les erreurs de déclinaisons et de conjugaison de sa progéniture, y ajoutant ses propres solécismes. Force fut au pauvre Rochefort de dénoncer en termes prudents les sottises maternelles sauf à les imposer aux enfants, par déférence... Enfin, les talents de Mme de Montbrun s'exerçaient dans le domaine mondain : un jour parvint au domicile du répétiteur un bristol d'invitation à un grand dîner chez elle. Après plusieurs tentatives pour se dérober à cette soirée redoutée, il devint impossible de s'y soustraire. Était-ce par goût du blason ou simple courtoisie, toujours est-il que la comtesse présenta son hôte à ses invités sous cette rubrique :

— M. le comte de Rochefort-Luçay qui *veut bien* donner à mes deux garçons des répétitions de latin...

Entre deux toasts, la maîtresse de maison pria le jeune homme d'instruire sa fille, âgée de onze ans, interne au couvent des Dames anglaises¹. Et de trente francs par mois, le traitement gravit à cinquante ! Victor-Henri ne dissimulait point son peu d'enthousiasme pour les choses de la religion et l'atmosphère de cet établissement congréganiste le heurta d'entrée. Attendu, il n'en subit pas moins à travers trois guichets une inspection des plus sévères ; l'épaisseur des murs et les nombreuses grilles et verrous qui s'ouvrirent pour se refermer aussitôt sur son passage lui laissèrent l'impression d'un pénitencier. Au reste, il ne pouvait envisager d'instruire son élève hors du couvent. Celle-ci, éveillée, gracile avec ses bandeaux blonds prolongés en natte, se tenait dans un parloir traversé d'une épaisse grille ; une religieuse, assise en retrait, assistait à la répétition en tricotent. Quelques minutes suffirent à prouver l'ignorance de la demoiselle. Aussi bien, n'écoutant que son cœur, l'éducateur complice tourna le manuel vers son élève qui lut d'un bout à l'autre ce qu'elle était censée connaître. Quant à la religieuse, absorbée par son ouvrage, elle entendit la récitante ànonner sa déclinaison à une cadence vertigineuse sans paraître autrement surprise. La clémence de Rochefort n'était pourtant pas de mise dans la communauté et la sœur tricoteuse s'en fut bientôt le trouver pour qu'il fit savoir, de la part de la mère supérieure, à la comtesse de Montbrun « que Mademoiselle sa fille ayant,

1. Couvent réputé pour la qualité de l'instruction qu'y recevaient les demoiselles de la noblesse.

pendant la semaine, manqué à tous ses devoirs, Mme la comtesse serait bien bonne de remettre à une époque indéterminée sa visite hebdomadaire ». Sanction qui impliquait pour la pensionnaire la privation de son argent de poche. De nouveau complice, Victor-Henri assura Mme de Montbrun que tout était pour le mieux au couvent des Dames anglaises. La supercherie découverte, il ne chercha point à se justifier et prit congé sur ces mots attendris :

— Ce n'est pas mon métier de faire punir une enfant à qui je ne veux que du bien. La pauvre petite est déjà assez malheureuse d'être obligée de se fourrer du latin dans la tête. Il est vrai que ce qu'elle a appris avec moi ne la gênera pas plus tard !

Ainsi s'acheva cet épisode tragi-comique où le professeur de Rochefort-Luçay enseignait à de jolis yeux l'art de se dispenser d'en user.

Comme il répugnait à endurer de nouveau le supplice du préceptorat, Victor-Henri se mit à composer des pièces. Peu encouragé dans cette voie par son père qui ne l'avait que trop pratiquée, l'accueil familial réservé à cette initiative lui glaça le sang :

— Comment peux-tu croire qu'un idiot comme toi arrivera jamais à écrire quelque chose ayant le sens commun ?

Pourtant, l'« idiot » entreprit, contre vents et marées, de jeter sur une feuille quelques scènes bien senties où les grands sentiments renaissaient amplifiés au fil des chapitres. Henri Mürger, l'auteur de *la Vie de bohème*, reçut ce jeune confrère venu lui faire hommage de son premier drame en trois actes :

— J'écris des études de mœurs parisiennes, lança Mürger, je ne fais pas des drames.

Puis vint cette question perfide :

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans.

— Comment ! il y a encore des gens qui ont dix-huit ans !

Et l'entretien, aussi cocasse qu'infructueux, s'interrompit là-dessus.

De tous côtés la presse discutait le vœu du président de la Chambre, Dupin, émis le 20 juillet 1851, afin de prévenir le retour des Bonaparte. Et les plus inquiets ne se fiaient plus guère à ce propos de Louis-Napoléon :

— Je verrais un ennemi de mon pays dans quiconque voudrait changer par la force ce qui est établi par le droit.

Le même ne confiait-il pas au député républicain Michel de Bourges (28 novembre) :

— Je voudrais le mal que je ne le pourrais pas. Hier jeudi, j'ai invité à ma table cinq des colonels de la garnison de Paris; je me suis passé la fantaisie de les interroger chacun à part; tous les cinq ont déclaré que jamais l'armée ne se prêterait à un coup de force et n'attenterait à l'inviolabilité de l'Assemblée.

C'est dans le sentiment de cette impossibilité qu'au matin du 2 décembre 1851 les Parisiens matinaux découvrirent les murs de la capitale couverts d'affiches impérialistes. Morphée s'était rendu complice d'un coup d'État, celui de l'homme aux déclarations lénifiantes, Louis-Napoléon Bonaparte. Dès huit heures du matin, les ateliers d'imprimerie des principaux journaux républicains et de diverses publications monarchistes étaient placés sous contrôle militaire et *le National*, *le Siècle*, *la République*, *la Révolution*, *l'Avènement du peuple*, situés à l'extrême gauche, se voyaient immédiatement supprimés. Rochefort et deux de ses amis, Jay et Cunéo d'Ornano, se précipitèrent à la mairie du VI^e arrondissement où se réunissaient les élus d'opposition placés sous mandat d'amener; peu après, la troupe envahissait la mairie. 3 décembre : sous un ciel maussade, la première division de la garde de Paris, commandée par le général Carrelet, prit position dans les quartiers de la rive droite pendant que la deuxième division, aux ordres du général Renault, occupait la rive gauche, la troisième division se tenant en réserve à Vincennes. Des barricades édifiées à la hâte furent aussitôt enlevées. Une brève échauffourée éclata entre la troupe et les manifestants rue Sainte-Marguerite (située à l'emplacement du boulevard Saint-Germain), unique et vaine tentative de résistance de la journée. Jeudi 4 décembre au matin : Paris connut de nouveau l'agitation; du boulevard Bonne-Nouvelle au Château-d'Eau, la multitude se répandit tout au long de la journée. De fausses informations enfièvreèrent les esprits, annonçant, pour les démentir aussitôt, les évasions des généraux Bedeau, Lamoricière, Changarnier, Cavaignac, Leflô, hostiles au coup d'État. On annonça, pour l'infirmier ensuite, le succès de l'insurrection à Orléans et à Reims et la marche sur Paris de régiments rebelles...

D'aucuns prétendirent que, sur ordre du prince-président, vingt millions auraient été distraits du dépôt de la Banque de France. En bref, on affirmait tout et le contraire de tout et, dans l'affolement général, chacun s'efforçait de saisir un avis, d'imaginer une ligne de conduite. Au milieu de cette confusion, Victor-Henri et Jay gagnèrent la porte Saint-Martin où

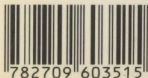
Qui n'a entendu parler de *la Lanterne* et de ses "trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement..." ? L'auteur ? Victor-Henri de Rochefort-Luçay. Autrement nommé : Henri Rochefort. Sa destinée ? A la mesure du XIX^e siècle, qu'elle embrasse pleinement. Républicain au temps des plébiscites, plébiscitaire sous la République, il est un signe de contradiction. Un peu Candide, souvent Gavroche, il règne sur plus d'un demi-siècle. Mêlé à la Commune dont il s'écarte bientôt, il tâte du baigneur en Nouvelle-Calédonie. Condamné à la déportation à vie, il s'évade au bout de trois mois... Sa patrie ? Le Boulevard. Sa force ? L'esprit polémique. Sa vertu ? L'insolence. Tel Hugo, il aime le peuple mais semblable à Boulanger, il croit à l'autorité. "Contemporain capital", il fait les belles heures du *Figaro* et lance *l'Intransigeant*. Son gousset toujours vide, il s'assied au banquet de la vie et laisse tomber les miettes d'un esprit étincelant. Il déteste Napoléon III, pourfend Gambetta et ridiculise Ferry. Cet homme "épouvantable" est la coqueluche des Parisiens qui l'adorent. Mort en 1913, il incarne à jamais la liberté de l'esprit. Son élégance ? Rompre en visière avec les usages de la classe politique. Un programme qui n'a pas vieilli...

C'est un livre éblouissant, à la mesure de son héros, qu'a écrit Eric Vatré. Devant nous près d'un siècle d'histoire défile, une carrière de "bruit et de fureur" qui ne manque ni de grandeur ni de courage et encore moins de fantaisie, d'infortune, d'aventures : duels, défis...

Eric Vatré est journaliste et historien.



Photo : J. P. Olivier



9 782709 603515

Couverture : Portrait de Rochefort par Manet
Hamburger Kunsthalle

129,00 FF TTC

84.11.45.1234.9

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

